

Communications

A propos de la recension par A. Trouwborst¹ du livre de J. Hurault sur "Les Noir Réfugiés Boni de la Guyane française".

J'ai lu avec surprise le commentaire consacré par M. Trouwborst à mon ouvrage "les Noirs Réfugiés Boni de la Guyane française"². M. Trouwborst me reproche d'avoir apporté des matériaux à l'état brut, et de n'avoir pu dégager les principes régissant le système social et familial, principes qu'il croit pouvoir reconstituer d'après mon texte.

Ceci pose un problème de méthode, et je vous serais obligé de vouloir bien me permettre d'exposer à vos lecteurs mon point de vue, en ce qui concerne la conduite d'une enquête ethnographique.

En me limitant aux points essentiels faisant l'objet de critique, je précise ceci:

Les Boni, tribu de 1.000 personnes, sont divisés en groupes matrilinéaires et matilocaux. Une étude exhaustive montre que les membres de certains groupes ne connaissent plus leur généalogie jusqu'à l'aïeule fondatrice. Ces groupes, selon notre propre optique, apparaissent scindés en plusieurs segments. Pourtant, les gens n'ont pas conscience de cet état de chose; toute leur attention est portée vers un système rigoureux d'appellations classificatoires faisant que l'on appelle frère, oncle, neveu, chacun des membres du groupe, en fonction seulement du nombre de générations séparant de la fondatrice. Ce système très simple, transmis de génération en génération, fait que chacun connaît en toute certitude l'appellation qu'il doit attribuer à tel membre du groupe, même si les liens généalogiques les rattachant l'un à l'autre sont oubliés.

Les croyances, le droit coutumier et le mode de vie des Noirs Réfugiés sont fortement opposés à la scission de ces groupes.

La notion du *kunu* joue à cet égard un rôle décisif. Le *kunu*, malédiction pesant collectivement sur l'ensemble d'un lignage, ne peut être conjuré temporairement que par des rites réunissant la totalité du groupe. Ni l'écoulement du temps, ni la séparation matérielle ne protègent un individu de son *kunu*, inexorablement transmis de la mère aux enfants. Cette croyance a pour effet, non seulement d'empêcher les groupes de se scinder totalement, mais d'admettre dans leur sein des éléments étrangers. J'ai montré (pp. 224-229) que dans les cas très rares où un fragment de parenté paternelle est admis dans le lignage et y fait souche, ses membres conservent un *kunu* différent. Le fait d'avoir un même *kunu* peut être regardé comme un signe indiscutable d'une même origine matrilinéaire.

Cependant, avec les temps, un fractionnement finit par se produire, les membres du groupe se répartissent entre plusieurs villages dont chacun crée

¹ Cf. Anthropologica VI, 1, 1964:118.

² Editions G.P. Maisonneuve et Larose, 11 rue Victor Cousin, Paris Ve.

un nouveau terroir, et établit un lieu de culte des ancêtres, le *fraga tiki*. Ils se réunissent à leur village d'origine pour conjurer le *kunu*, quand ils sont frappés de calamités.

Une étude exhaustive fondée non seulement sur les généalogies mais sur l'analyse du terroir, montre que ce fractionnement ne s'effectue pas en fonction de la segmentation apparente résultant du tableau généalogique, mais en fonction d'affinités personnelles. Deux individus qui, selon notre optique, appartiennent à des segments différents du lignage, pourront vivre dans le même village, ou inversement. Ce qui se comprend aisément puisque, répétons-le, les Boni ne se préoccupent pas des généalogies, amis seulement des liens "horizontaux" de parenté classificatoire. Pour un Boni, tout individu englobé dans ce système d'appellations et soumis au même *konu*, est son proche parent, et rien ne le sépare de lui, qu'on connaisse ou non le détail des liens généalogiques.

Ceci permet de comprendre qu'il y ait un certain flottement dans les termes employés par les Boni pour désigner le lignage. Ils emploient à peu près indifféremment les termes *bee*, "ventre", quand ils veulent insister sur l'origine commune matrilineaire, et *lo*, "troupe", quand ils envisagent le regroupement effectif des individus. Ce dernier terme peut être soit plus général, dans le cas où des étrangers vivent avec le lignage, soit plus restrictif, si le lignage est réparti en plusieurs villages.

Je reconnais que je n'ai pas cherché, au cours de l'ouvrage, à systématiser ces termes plus que ne le font les Boni eux-mêmes; ceci n'enlève rien à la clarté de l'exposé.

Au surplus — et ceci pose le problème général de la conduite d'une enquête — il est fort dangereux d'aborder une étude sur la structure sociale en recherchant des concepts rigoureusement définis et appliqués. Au cours de 15 missions effectuées auprès de 12 populations différentes, tant en Afrique Noire qu'en Guyane, j'ai rencontré cela fort rarement. Il y a partout des principes, qu'on obtient facilement par l'interrogatoire. Et il y a l'application pratique de ces principes, qui est toute autre chose. L'étude exhaustive des généalogies de l'habitat et du terroir d'un groupe de 1.000 à 1.500 personnes — les sociologues qui me lisent savent quel effort cela représente — peut seule permettre de mettre en évidence les tendances qui se font jour et leur évolution récente; encore cet effectif n'est-il pas toujours suffisant pour qu'on puisse conclure avec certitude, faute de cas particuliers révélateurs.

Je me suis efforcé de conduire l'enquête sur les Boni sans idée préconçue, et d'éviter surtout de transposer dans cette société formée dans des conditions si particulières tel ou tel concept africain bien connu. Dans une large mesure, la structure des Noirs Réfugiés est une création originale, et s'ils ont conservé des mots africains pour désigner certaines croyances, les concepts correspondant ont été modifiés ou transposés.

Je me suis gardé même de toute conclusion rigoureuse; le champ réduit de mon étude ne s'y prêtait pas. Quand les sociologues qui ont entrepris

l'étude des autres tribus des Noirs Réfugiés auront publié leurs travaux, on pourra confronter les divers témoignages, et formuler des conclusions sûres.

J. HURAULT

Institut Géographique National, Paris

Tom Pahbewash's Visions.

For the last three years an Indian Leadership Conference has been held in the spring at the University of Western Ontario. All the Indian bands in southern Ontario south of the French River have sent delegates to it. The author attended each year in the dual capacity of advisor and critic. In 1962 the author met an Ojibwa delegate Tom Pahbewash, elected Chief of a Band located near Nobel in the Parry Sound district on Georgian Bay. In May 1963 he returned again and at the first opportunity took the author to his room to reveal that he had for some time been in direct communication with "the great god" who had revealed to him the structure of the universe and a plan for human redemption, and charged him with the responsibility of spreading the good news and carrying out the necessary acts to ensure the salvation of all mankind. Trembling with excitement Tom produced three pages of notepaper covered with drawings and a stone he said contained treasure. Using the drawings he explained the revealed nature of the universe and, when that was done, related his apocalyptic vision. Later in the week the author had him repeat the story again and persuaded him to part with two of the sheets of drawings — but he would not part with a money stone or the third sheet which was a map showing how to get to the source of the money stones. Let us first examine the drawings.

Figure 1-A represents the Heavens. The larger circle in the center is the Earth and from it rises the ladder of knowledge to the Sun, which is represented by the smaller circle. The circle of dots between the Earth and the Sun was called by Tom the "Circle of the Stars". Between the Earth and the Sun rises the ladder of knowledge. The mark just short of halfway up, the third rung of the ladder, represents the limits that one may attain by education. Beyond that, so far as could be ascertained, one proceeded by a kind of spiritual experience up to the large platform at the top of the ladder upon which is another little platform that comes very close to the Sun. According to Tom, only one man besides himself has ever reached this level. This man was an unnamed President of the United States, probably Washington or Lincoln. The figures to the left of the Sun, as one looks at the page, represent the twelve Apostles. A small difficulty arises here because of course the figures number thirteen. Tom said that he was really unsure of their number, although he did identify these figures with the twelve Apostles and said there might easily be more. Tom several times mentioned the danger inherent in achieving to the third platform that is nearest to the Sun. He said more than once that he was in danger of falling over, but "He held me up" and by "He", Tom evidently meant "the Great God" as he referred to the Deity.